

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ? Frs 20.— au CCP 10-220 94-5

26 avril 1996 paraît six fois par an neuvième année

« Strč prst skrz krk ! »

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Seule de toute la presse !

La Distinction avait prévu la liquéfaction du gouvernement vaudois

Notre nouvelle publication :

LA DISTINCTION NÉCESSAIRE

Commentaires d'actualité envoyés exclusivement par télécopie, parution imprévisible L'abonnement est gratuit : il suffit d'envoyer votre n° de télécopieur à La Distinction, case 465, 1000 Lausanne 9 ou par fax au Centre de Recherches Périphériques, 037/75.10.73



Notre colloque de mai 1995, 'L'Etat de Vaud existe-t-il encore en l'an 2000?', annonçait jusque dans ses plus infimes détails la crise qui secoue aujourd'hui le canton de Vaud. Quelques preuves :

« Il faut impérativement faire comme les grands, imiter toutes les institutions et tous les rituels d'une vaste nation. Mais pour le reste, le canton se contente d'une économie sous perfusion, d'une production culturelle cataleptique et d'une vie politique minimale... Le canton de Vaud a fait plus fort que Monaco, il a inventé une nouvelle forme politique : la république d'opérette. » (page 6)

« La fin de l'Histoire a-t-elle eu lieu en 1845 ? Sommes-nous bien aujourd'hui dans un vide historique que le raisonnement hégélien, malgré toute sa puissance, n'a pas su prévoir ? » (page 11)

« ...si on avait encore au gouvernement cantonal un solide quatuor d'hommes de la terre, on n'en serait pas là. » (page 22)

« Passage probable de 7 conseillers d'Etat à 6 entre deux moments t' et t' suite à une démission prochaine... disparition progressive, en six ans environ, des magistrats à l'horizon 2002. » (page 26)

« L'Association des Amis de l'Etat de Vaud proclame que ce dernier est une œuvre d'art en soi et qu'à ce titre il ne saurait disparaître quand bien même il subirait les outrages du temps et les aléas de la destruction. » (page 52)

« Le parti radical cesse de remplir sa fonction de colonne vertébrale molle de ce canton. » (page 59)

« En 1999, le canton en était à son cinquième programme d'économies structurelles. Pour changer, on avait abandonné Orchidée et pris le joli nom de Colchique Tendre et Sauvage 6. » (page 88)

« Malgré sa campagne démagogique, le grand moustachu, battu, n'avait pu forcer les portes du gouvernement cantonal. » (page 88)

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 465 1000 Lausanne 9 Abonnement : Frs 20.— au CCP 10-22094-5 Prix au numéro: Europe : 1.95 ECU Suisse : 3.65 francs France : 16.60 francs Belgique : 87 francs

Collaborèrent à ce numéro: Serge-M. Bataillard Minna Bona Jean-Frédéric Bonzon Anne Bourquin Buchi Jean-Christophe Bourquin Théo Dufilo Raymond Gentil Le Maître-coq Gil Meyer Marcelle Rey-Gamay Diego Suarez Cédric Suillot Marcelin Switch Jean-Pierre Tabin Monique Théraulaz Valérie Vittoz



NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 1996

« Nous n'avons pas voulu nous lancer dans une fuite en avant pour en arriver à prier le ciel de nous aider. »

Claude Petitpierre, directeur de l'Office du Tourisme de Lausanne, in 24 Heures, 7 février 1996

« Croyez-moi : si sept types se réunissent au Château, ce n'est pas pour embêter les Vaudois. Nous ne sommes certes pas les meilleurs, mais nous ne sommes pas les pires non plus. »

Claude Ruey, conseiller d'Etat vaudois encore en exercice, lors de l'assemblée des syndicats du district de Cossonay, 8 mars 1996

« Je suis de tout mon être au centre. En outre, je suis professeur, mais je suis un homme du peuple, car le peuple c'est tout le monde. »

Jean-Christian Lambelet, homme du peuple, in 24 Heures, 28 mars 1996

« Kjus et Mader ont effectué une remontée spectaculaire grâce à la descente. »

Alain Kobel, journaliste et sportif, supra RSF1, 21 février 1996, vers 12h30

Hors concours, le grand retour du Champignac d'Argent 1988 :

« Notre armée de milice, comme le montrent les sondages les plus récents, a une longue tradition historique et elles encore fortement enracinée dans le peuple. »

Adolf Ogi, chef du DMF, in Le Matin, 18 février 1996

Appel à témoins : trois personnes, appartenant à des partis politiques différents, peuvent-elles jurer solennellement avoir entendu la formule suivante :

« Par 97 voix, 49 voix contre et... absentes, vous avez accepté que le Grand Con siège au CHUV en séance extraordinaire. »

attribué à Marcel Glur, président du Grand Conseil vaudois, séance du 4 décembre 1995

« C'est par voie lacustre que le président de la Confédération et néanmoins ambassadeur de Suisse à Ouchy rejoint notre territoire le 14 décembre, sous les applaudissements des sociétés locales costumées, après une brillante élection et avant des joutes oratoires, dont les meilleurs morceaux proviennent bel et bien de ceux qu'on pensait et non des autres. »

Jean-Pierre Guignard, syndic de la commune auto-proclamée d'Ouchy, in Journal d'Ouchy, mars 1996

« Je n'ai jamais de projets à l'avance. » Alain Tanner, cinéaste in 24 Heures, 16 février 1996

Faits de société

Une atmosphère de fin de règne envahit le canton, 24 Heures ose publier un contrepet obscène à la une de son cahier vaudois

Le Conseil d'Etat acculé à l'entente : nouvelles révélations

24 Heures, 23 mars 1996

A nos lecteurs

Malgré vos recommandations auprès de vos ennemis et vos menaces envers vos proches, en dépit d'une campagne de marketing démente, nous ne sommes pas parvenus à franchir la barrière des mille abonnés, nouvelle embûche des PTT. Vos efforts nous ont néanmoins valu une centaine de nouveaux abonnés. Cette augmentation historique permettra le maintien de l'abonnement à Frs 20.— pour cette année, et le lancement de nos nouveaux « commentaires d'actualité » par fax. Merci.

(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative, Basta ! est une librairie indépendante, Basta ! est spécialisée en sciences sociales, Basta ! est ouverte sur d'autres domaines, Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA 1 Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34 Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 9h00-16h00 Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37 Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30



L'Etat de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000 ?

104 p., couverture deux couleurs, format A5, Fr. 12.-

Je commande..... ex. de L'Etat de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000 ? Nom : Adresse : Editions La Distinction, case postale 465, 1000 Lausanne 9, par fax au 037/75.10.73

Droit de réponse

J'ai été pris à partie dans votre dernier courrier des lecteurs par une militante qui m'a accusé de machisme primaire. Qui plus est, elle m'a assimilé aux nombreux participants à un débat fumeux qui depuis des mois dépare le courrier des lecteurs de *La Distinction*.

Je voudrais seulement dire que lorsqu'on est victime d'accusations de ce genre, on a ou bien la tentation de verser quelques larmes bien «féminines», tant le train du monde est méchant; ou bien l'envie d'être effectivement un ignoble phallocrate. Tant les allégations portées contre quelqu'un enferment leur victime dans des catégories dont elle a ensuite toutes les peines du monde à sortir, même si elle ne se reconnaît nullement dans de telles étiquettes, et si ses proches eux-mêmes avouent qu'elles ne lui correspondent pas. Car les très nombreuses femmes qui me connaissez pourront témoigner que je ne suis nullement un mâle odieux. Je me flatte d'ailleurs d'en avoir révélé plusieurs à leur identité profonde. Que Madame Lotte Petitkul veuille bien, par voie de conséquence, trouver quelque autre proie sur laquelle déverser son fiel pseudo-féministe.

Mon métier d'amodiateur, dont je ne fais nul mystère (preuve en est ma présentation lors de la cérémonie du Grand Prix de Champagnac), m'a amené à accomplir certains travaux de bretaudage et de bistournage, et donc à réfléchir avec constance et sans concessions sur ce qui crée la différence entre un taureau et un bœuf. La transposition, et donc aussi la différence, entre les bovins et les humains, entre le concret animal et le symbolique masculin, n'est que trop aisée, et tombe sous le sens. Je ne m'appesantirai donc pas sur la question, mais je n'en pense pas moins, et je me comprends. Disons en résumé que pour les mâles, les couilles c'est comme l'argent: elles ne font pas le bonheur sauf pour ceux qui n'en ont pas. Je ne fais pas partie de cette dernière catégorie, et il faudra bien que notre traumatisée du caisson sensoriel s'en accommode.

Je n'ai rien à cirer de son agressivité, sauf qu'elle suscite la mienne: non, je ne suis pas un «petit à cravate», je mesure presque un

mètre septante trois, et ce n'est pas ma faute si la génération montante l'est tellement que sa taille se fait disproportionnée; en outre je ne porte une cravate que dans les grandes occasions. Mme Lotte P. veut-elle faire entendre par ce qualificatif que mon discours lors de la présentation du Grand Prix de Champagnac était trop petit par rapport à cette grande occasion festive? Elle n'a qu'à le dire en face, et d'ailleurs nombreux sont les auditeurs ce jour-là qui m'ont précisément trouvé trop prolix—en d'autres termes: trop grand.

Enfin, je voudrais faire pièce à l'assimilation entre ma personne et les divers auteurs des lettres à rebondissement qui sont parues dans votre courrier des lecteurs depuis quelques lettres. Je n'ai aucun lien de parenté avec Messieurs Bourthet ou Clarne, je n'ai aucune acointance politique avec Monsieur Capellorossi ni avec Monsieur Bovet, je n'ai pas subi de bistournage en compagnie de Monsieur Pilet-Gallaz, je ne connais ni Monsieur Holmes ni son concierge; et je passe sur l'insignifiance des lettres—sinon de leurs auteurs—de Madame Garcin et de Monsieur Borgeaud. Je remarque d'ailleurs, par parenthèses et en l'occurrence, que la parole publique est prise par des hommes, et que, lorsqu'une femme—dame L. P. en l'espèce—s'y est mêlée, elle n'a pour le moins pas rehaussé le niveau du débat. L'appartenance à l'un ou l'autre sexe n'est donc pas un critère de brillance argumentative.

Bref, je n'ai, comme la plupart de vos lecteurs je pense, lu que d'un œil extrêmement distrait et de plus en plus ennuyé leurs correspondances successives, et n'y ai trouvé qu'un médiocre intérêt—peut-être d'ailleurs, en tant que membre de l'Observatoire permanent du champagnacisme, aurais-je dû les considérer avec plus de soin, car il n'est pas exclu que des candidats à une distinction se cachent au sein même de votre si bien nommé journal.

Veillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments distingués et offensés, et celle d'une amertume bien compréhensible de la part de quelqu'un qui s'est tant dévoué pour la cause du champagnacisme.

John Henry Benest-Berney, de Bottens-Bourg



**A**VUE de z, cette acdote 'st pas - cessaire et plutôt as - thésiante: pas de quoi s'é - ver. Je la raconte amoinns, parce que je l'ai reçue ce matin en plei stomach, alors que je n'avais pas encore pris mon petit déjeuner. Et aussi parce que j'ai tout mon temps: il

en l'air o le mettent à leur fe tre risquent bien de se le geler.

J'ai été témoin d'une rencontre entre Gogol et Cyrano, qui se sont retrouvés z à z, et se sont mis à se bouffer le z sous celui de Camus.

— Ma tirade est moins - faste que votre conte.

— Vous n'êtes qu'un scroc de l'alexandrin.

— Arrêtez de me dévisager de si près, je déteste que l'on me regarde dans les trous de z.

— Ce n'est pas parce que le vôte est en trompette que vous devez vous gliger; on ne peut vous approcher sans se boucher le z. Vous sentez votre ssance roturière à plein z.

— Si on tordait le vôte, il n'en sortirait que du lait.

— "J'ai du bon tabac dans

# La minute métonymique

fait un froid à ne pas mettre le z dehors. Ceux qui se promènent le z

— Pied de marmite vous-même, vous ne parve z à 'xprimer que le mépris dans lequel il est i luctable que l'on vous vienne.

— Votre vulgarité se voit comme le z au milieu de la figure.

— Qui se sent morveux qu'il se mouche. Vous êtes aussi pincé que votre lognon.

— C'est vous qui êtes mal lu.

— Votre bêtise vous mène par le bout du z.

— Vous ne voyez pas plus loin que le vôte, que vous fourrez partout où il ne faut pas.

— Je vous ris au z.

— Et moi je tourne le dos à votre z et à votre barbe.

A force de se mordre ainsi le z, ils en sont venus aux mains, sous le z impuisant de Camus, révolté mais

aanti. La suite leur pendait au z: il fut cessaire qu'on appellât la maréchaussée pour les séparer. Dérangé dans sa sieste —il avait piqué du z sur le rapport d'un collègue—, un fonction re de la répression arriva, de fort méchante humeur, faisant un z long d'une aune; peu s'en fallut qu'il 'crivit lui-même un rapport; mais comme on ne pouvait, même en leur tirant les vers du z, rie tablir quant aux responsabilités des fauteurs de troubles, le fic fit un pied de z au règlement et décida de gliger ce détail administratif. Il nota seulement qu'u scogriffe avait été son par u nergumène, qu'ils avaient tous deux manifesté un verre dans le z et qu'on pouvait s'en tenir là.

Quant à moi, ce sont les policiers que j'ai dans le z, et qui me vont sur les rfs; mais pour une fois je ' pas d'autre avis que l'agent.

T. D.

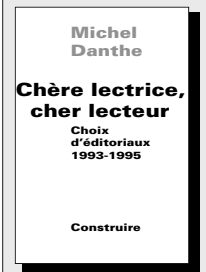
Notre feuilleton :

## Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.



Dans notre dernière édition, bien qu'illustré de citations authentiques, le recueil des éditoriaux du rédacteur en chef de *Constuire* était une imposture. Nous regrettons toutefois que la Migros ne donne pas à ses illuminations hebdomadaires tout

# La minute métonymique

fait un froid à ne pas mettre le z dehors. Ceux qui se promènent le z

— Pied de marmite vous-même, vous ne parve z à 'xprimer que le mépris dans lequel il est i luctable que l'on vous vienne.

— Votre vulgarité se voit comme le z au milieu de la figure.

— Qui se sent morveux qu'il se mouche. Vous êtes aussi pincé que votre lognon.

— C'est vous qui êtes mal lu.

— Votre bêtise vous mène par le bout du z.

— Vous ne voyez pas plus loin que le vôte, que vous fourrez partout où il ne faut pas.

— Je vous ris au z.

— Et moi je tourne le dos à votre z et à votre barbe.

A force de se mordre ainsi le z, ils en sont venus aux mains, sous le z impuisant de Camus, révolté mais

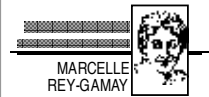
## LES ÉLUS LUS (XXV)

### Lignes de force (2)

**E**n automne dernier la *Nouvelle Revue* invitait les 17 candidats radicaux au Conseil national à répondre à 17 questions fondamentales (1).

Le programme informatique créé pour faciliter la consultation des réponses est toujours disponible (2).

Voici la suite des exemples d'observations qu'il peut aider à réaliser.



**Question 9a**  
« Quel est l'homme que vous admirez le plus? »

A cette question, les femmes répondent deux fois Gandhi\*, une fois Paul-Emile Victor et Sisyphe «...qui toujours remonte son rocher». Les hommes mentionnent deux fois Jean-Pascal Delamaraz, et une fois Raymond Aron, Napoléon, Albert Jaccard\*, Jean-Claude Killy, David de Pury\*, Henri Dunant, Charles de Gaulle\* et Kurt Furgler. L'un d'entre eux propose Deng Xiaoping mais précise qu'il s'agit d'une petite provocation. Hihi. Un autre cite son propre père; un autre encore son père et son fils.

**Question 9b**  
« Quelle est la femme que vous admirez le plus? »

A cette question deux femmes répondent Marie Curie\*, la troisième ne répond pas. On trouve chez les hommes, en plus de l'incontournable Marie Curie\*, Simone Veil, Hillary Clinton, Margaret Thatcher, Christine Ockrent\* et Mère Theresia. L'un d'entre eux se trouble: « Pour la femme, alors là, il faut savoir si c'est

au niveau du fantasma, dans ce cas, Claudia Schiffer». Quatre citent leur femme, trois avec un commentaire plus ou moins égotrique: «celle qui est heureuse d'être ma femme», «la mienne parce qu'elle me supporte\*», «ma femme, ne serait-ce que pour le simple fait de me supporter». Un autre pense à la rédactrice de la *Nouvelle Revue* «qui doit se battre quotidiennement pour faire survivre son journal». Ha?

Deux hommes répondent aux deux questions simultanément, l'un en proposant ses parents\*, l'autre en refusant de donner des noms sous prétexte qu'il «n'aime pas le culte de la personnalité».

**Question 13**  
« Croyez-vous en Dieu? »

A cette question, 10 candidats\*\*\* répondent affirmativement sans risquer de commentaires. Trois prennent leur distance avec l'Eglise: «Je suis croyant... mais pas une grenouille de bénitier», «Oui sans être un pratiquant très assidu», «Je suis catholique par ma mère qui est valaisanne, mais ma foi est très œcuménique». Deux croient en un dieu mais sans s'engager davantage: «En UN Dieu... oui!», «Pour qui sait reconnaître et apprécier les perfections de la nature, la diversité et la richesse de la nature humaine, l'existence du Créateur me paraît tellement évidente que c'est votre question qui m'étonne.»\* L'un s'en sort par une pirouette: «Je crois». Un autre réussit le tour de force de nier Son existence tout en invoquant Son best-seller: « Non, je crois à l'amour... c'est biblique, non? »

**Question 17**  
« Les trois mots-clés de votre campagne? »

On peut classer les réponses à cette question selon les catégories grammaticales pour mieux rendre compte de l'admirable complexité du langage radical.

— Trois noms seuls: «Responsabilité, dialogue et action», «Jeunesse, dynamisme, efficacité», «Formation, créativité, confiance\*», «Cohérence, respect, liberté», «Combativité, efficacité et optimisme\*», «Avenir, courage, détermination», «Confiance, travail et inventivité\*». Premier cas particulier: «Emploi, emploi et emploi». Deuxième cas particulier: «Formation et économie, jeunesse, Europe», «Tourisme, sport, jeunesse, optimisme»

— Trois noms avec déterminant: «Une présence, un regard, une action».

— Trois noms avec suite: «Reprise économique, politique régionale, intégration européenne\*».

— Trois verbes seuls: «Ecouter, convaincre, agir».

— Trois verbes avec suite: «Redonner confiance, réapprendre à entreprendre, ne pas oublier l'homme\*».

— Un nom et deux verbes: «Imagination, convaincre, déculpabiliser».

— Une phrase de trois mots: «On y va!».

— Trois phrases: «Responsabilisons le citoyen, retrouvons nos libertés, redonnons le goût d'entreprendre».

(à suivre)

M. R.-G.

Faits de société

### Informations inquiétantes sur la simultanéité d'apparition des idées sous les képis

« Le sens du commandement que l'on acquiert dans nos écoles militaires est un bien extrêmement précieux, apprécié dans le monde effréné dans lequel on vit actuellement. Monde qui requiert le sens de l'organisation, de l'initiative, la résistance physique et morale, le respect de la hiérarchie, de la mission, des ordres donnés, le sens du devoir, qualités indispensables à la bonne marche de toute entreprise.»

Alex Comu, président de la Société vaudoise des officiers, 24 Heures, 11 novembre 1995

« Pour terminer, je relève que les cadres de notre armée sont les mêmes que dans la vie civile. Croyez-vous que mon fils, major, chef du personnel, d'une entreprise qui compte plus de mille personnes, change de mentalité et de compétences sous le gris-vert? »

Brigadier Jean Della Santa, lettre au Journal de Genève, 11 novembre 1995

# L'un creuse, l'autre pas

L'HISTOIRE européenne récente, marquée par l'implosion du communisme et la résurgence de conflits interethniques ou interatériques que l'antagonisme Est-Ouest avait occultés, a remis en circulation des locutions désapprises, telles celles d'Europe médiane ou de «poudrière balkanique». Elle a attisé nombre de débats passionnés, sur fond de nostalgies passées à coloration d'autant plus trouble qu'elles se nourrissent de fantasmes mal filtrés.

Pour l'observateur soucieux de s'en tenir à une approche froide des événements et qui rebute l'habituel prêt-à-penser instantanément soluble dans la bouillotte médiatique, l'ouvrage très documenté de Stéphane Pierré-Caps, professeur de droit public à l'université de Nancy, tombe à pic.

L'auteur brosse un tableau exhaustif des convulsions de l'histoire centre-européenne depuis l'émergence du problème des nationalités au dix-neuvième siècle, ainsi que de la réflexion qu'elles susciteront chez les plus originaux théoriciens de cette «autre Europe» (François Palacky, Otto Bauer, Karl Renner...). Il dresse de même un état minutieux, étoffé d'exemples, de la question sur le plan juridique, qu'il s'agisse du droit interne (les constitutions nationales de divers pays de l'Est mais aussi de l'Ouest) ou du droit international (les résolutions ou actes législatifs d'organismes supranationaux au cours du temps, tout comme l'étude des conventions ou traités bi- ou multilatéraux en vigueur ou en préparation (1)).

Un compte rendu circonstancié exigera plusieurs pages. Contentons-nous de quelques balises.

## Repères

L'histoire de l'Europe médiane (celle qui va des Etats baltes à l'embouchure du Danube) apparaît comme le champ de confrontation privilégié entre les deux grandes conceptions de la nationalité engendrées par l'Occident, la française et l'allemande. S'y

manifestent aussi l'inadéquation de l'une et de l'autre et la nécessité d'une synthèse originale entre elles, dont cette Europe médiane a d'ailleurs esquissé les linéaments.

La conception élective française, celle du vouloir-vivre-ensemble théorisé par Renan, s'appuie sur la doctrine des droits (individuels de l'homme); elle dissout les solidarités ou appartenances intermédiaires, ne reconnaît dans le peuple que l'universalité des citoyens et se forge de la nation une vision transcendante. Surtout, par son idée ombrageuse de l'unité nationale et son identification absolue de la nation à l'Etat, elle lie indéfectiblement celle-ci au territoire (2). La conception (dite ethnique ou organique) allemande, théorisée par Herder, se réfère à «l'homme situé»; elle n'imagine pas de citoyenneté qui ne s'enracine dans un peuple et une culture singuliers, un être collectif façonné par d'irréductibles individualités, elles-mêmes déterminées par la langue qu'elles parlent ou la religion qu'elles professent. A l'homogénéité abstraite négatrice de tout particularisme culturel autre que ressortissant à la sphère privée de la conception française, l'allemande oppose une homogénéité concrète peu compatible avec l'existence de groupes allogènes (3).

Or, ce que l'Europe médiane offre au regard c'est une mosaïque complexe qui présente des imbrications nationales fortement ressenties. Une typologie sommaire y révèle les cas de minorités prolongeant une nation voisine, de minorités transnationales et de minorités ethno-culturelles isolées. On ne s'étonnera donc pas que la conception française ait pu séduire les «nations historiques», ni que l'allemande ait rencontré les faveurs des «nations sans histoire», c'est-à-dire sans Etat, qui se percevaient comme opprimées et se trouvaient en quête d'affirmation de soi et de reconnaissance de leur particularité. On comprend par là même que l'un ou l'autre modèles ne mènent qu'à des litiges sans cesse renaissants, des guerres toujours

rallumées, une tendance à l'émiettement ou à des regroupements forcés destructeurs de toute stabilité régionale. Ni la nation-Etat à la française ni la nation-Culture à l'allemande ne répondent aux redoutables défis posés à l'autre Europe. Il faut impérieusement élaborer des solutions nouvelles.

## L'archéologie d'un savoir

Mieux: de telles solutions n'ont pas même à être inventées *ex nihilo*. De longue date dans l'est de l'Europe, plus récemment dans les instances supranationales de l'ouest, se sont fait jour des synthèses théorico-juridiques, voire des ébauches de pratiques qui permettent d'échapper à ce sanglant dilemme. Et c'est le grand mérite de ce livre, loin de toute déclamation tapageuse, de nous en livrer un inventaire détaillé qui périmé aussitôt toute complaisance dans la lamentation apocalyptique.

Se prévalant d'une anthropologie culturelle des droits de l'homme qui donne enfin son contenu à la dialectique de la ressemblance et de la différence, l'auteur plaide pour une citoyenneté plurielle ou pluriculturelle qui, tournant le dos au modèle «atomiste-centraliste», réalise un découplage entre l'allégeance étatique et l'appartenance nationale. Puis donc qu'être minoritaire se vit d'abord comme la conscience d'une altérité, alors que l'Etat-nation ne tolère le discours minoritaire qu'en termes d'aspirations privées, Pierré-Caps suggère, dans la foulée des propositions émises par un Karl Renner voilà presque un siècle, de dépasser l'antagonisme initial entre groupes nationaux affrontés en «collectivisant au profit des minorités nationales les droits individuels qui leur sont traditionnellement reconnus».

Il s'agirait dès lors de substituer le principe de la personnalité à celui de la territorialité des lois, d'accorder aux minorités non un droit à la sécession (source d'instabilité interatérique permanente), mais à l'autodétermination

culturelle, de façon à les transformer en corporations de droit public et en associations de personnes détachées de tout support territorial (4). L'auteur a en tête le cas posé à la République par l'Islam français, forcément non-territorial, mais aussi parmi d'autres qu'il évoque en maints endroits les situations transylvainne ou bosniaque, —cette Bosnie irrémédiablement meurtrie où l'on s'achemine peut-être vers une paix cafoilleuse (5), assise sur la brutale méthode expérimentée entre la Grèce et la Turquie en 1923 de l'échange de biens et du transfert de populations.

## Le corollaire manquant

A ce stade se fait sentir l'urgence d'une réflexion stratégique, rétro- et prospective à la fois. Et il semblait naturel d'escompter la trouver dans l'essai de Philippe Delmas. Déception; le brûlot annoncé s'avère une longue dissertation élégamment sonnorante qui ne fait qu'égrener quelques évidences trop générales pour qu'on en puisse tirer d'utiles propositions. Rapide survol.

Malgré l'émergence à leurs périphéries de zones mouvantes de confrontation entre les deux superpuissances et, chez l'une plus que chez l'autre (6), la tentation récurrente, quoique impraticable parce qu'elle minait insidieusement le concept même de dissuasion, de déployer une échelle de riposte graduée qui aurait eu pour effet de confiner un éventuel choc nucléaire au seul théâtre européen, la guerre froide avait instauré une espèce d'équilibre terrifiant, régi par «la logique de la mort assurée» et son corollaire: la montée aux extrêmes, qu'imposait inéluctablement la stature mondiale des deux antagonistes. Cette menace de destruction mutuelle s'accroissait fort bien, au demeurant, de guerres régionales savamment contiguës.

Comparant les évolutions prévisibles de cet ordre révolu au morcellement actuel des conflits et à la multiplication de guerres «politiquement orphelines», l'essayiste dénonce «la panne des Etats» et les illusions prévalentes que sont la croyance dans l'intégration économique ou dans l'utopie juridique du droit international comme facteurs de sécurité. Il voit dans la prolifération d'Etats faibles (parce que refusés par une fraction importante de leur population) qu'encouragent ces illusions une source d'instabilité permanente qui substitue à une menace nucléaire globale compatible avec des guerres régionales limitées celle —plus perfide— de guerres locales illimitées (c'est-à-dire visant à l'annihilation de l'adversaire), qui n'excluraient pas même l'emploi d'une arme nucléaire certes rustique, mais facilement opérationnelle. C'est



Pêche en eau trouble, Grande-Bretagne, 1899

droit d'attendre d'un essai qui y prétend qu'il avance des solutions concrètes aux problèmes abordés, au lieu de se complaire dans le stérile *lamento* d'une conscience malheureuse. Cassandre, sans doute, est l'une des plus belles figures de la mythologie. Mais le rôle de Cassandre sied à la seule Cassandre.

D.S.

- (1) Ainsi les traités germano-polonais, polono-lituanien, etc. qui renferment des clauses de bon voisinage, de reconnaissance mutuelle des frontières et de respect réciproque des minorités.
- (2) Sur ces points on se reportera à toute la problématique autour de la notion de «peuple corse» dans le débat constitutionnel français.
- (3) Cette opposition recoupe partiellement celle entre le *ius solis* et le *ius sanguinis*. Mais l'histoire réelle se plaît à déjouer les simplifications abusives. Ainsi, la France ne se rallia que tardivement, et pour des raisons principalement démographiques et militaires, à la préminence du droit du sol et de sa présomption d'intégration. L'Allemagne, elle, n'entreprit vraiment le droit du sang qu'en 1913. Quant à l'histoire de la Prusse, elle fut dans sa genèse celle d'un Etat, nullement celle d'un «Volk».
- (4) Pierré-Caps consacre des développements fouillés à certaines questions d'ordre pratique, tels la «discrimination positive» dans les nominations administratives ou le «vote unique transférable» dans les élections, comme autant de moyens d'éviter l'exclusion systématique des minorités par des majorités automatiques, opprimantes de toute singularité collective. De telles dispositions seraient à fortifier, bien sûr, par toute une panoplie d'accords internationaux sur le modèle des traités évoqués dans la note 1.
- (5) Plus particulièrement pour les familles «mixtes».
- (6) Les Etats-Unis, géographie oblige...
- (7) Pour étayer sa démonstration, Delmas nous ressort le sempiternel scénario indo-pakistanaï. Qui sait? Les événements finiront peut-être par lui donner raison.
- (8) La calamiteuse opération *Ren-de-espoir* en Somalie vient à point fournir au pamphlétaire la plus éloquent illustration.

## Fiasco du réel et de son commentaire

S'ensuit un tour d'horizon des lignes de fracture du monde (en Asie et Extrême-Asie notamment), une incrimination des incohérences du prétendu «devoir d'ingérence» et de la tendance au repli sur son pré carré de la part des puissances. Or, les préalables à ce rôle de gendarmes que devraient jouer les quelques Etats susceptibles de le faire seraient la légitimité (soit un lien fort entre l'Etat et la nation), des intérêts clairement formulés à défendre et, surtout, une doctrine comportant définition tant des enjeux que des limites des actions envisagées, afin d'éviter d'avoir à improviser sous le coup de l'émotion, en laissant infléchir sa conduite par le barouf de médias surrégissant de nature (8).

La longue déploration de Philippe Delmas ne manque pas d'allure, mais nous lui préférons une analyse charpentée de l'échec de l'Europe, plus exactement de l'insuffisance d'Europe, en ex-Yugoslavie, et de l'ulcérateur humiliation que constitue pour elle la spectaculaire imixtion américaine dans la région. Si la politique est un art et que cet art, une fois posés quelques principes directeurs, doive, pour demeurer lisible, prouver son efficacité dans la durée en s'inscrivant dans le «faire» plus que dans la posture, on est alors en

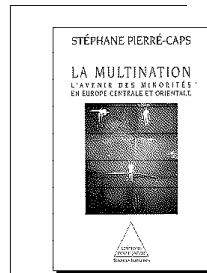
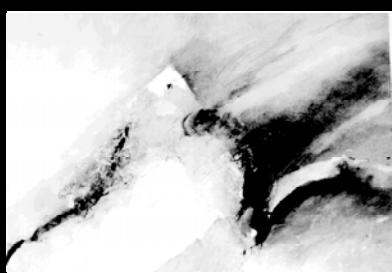
(Annonce)

## Exposition

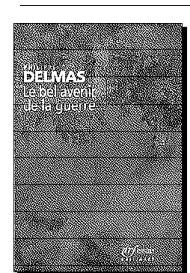
Pierre Henry  
Œuvres récentes

Vernissage le 3 mai de 18h00 à 20h00  
Du 3 mai au 1<sup>er</sup> juin

Galerie Basta!  
Petit-Rocher 4 Lausanne



Stéphane Pierré-Caps  
La multination  
Odile Jacob, 1995,  
339 p., Frs 49.50



Philippe Delmas  
Le bel avenir de la guerre  
Gallimard, 1995,  
281 p., Frs 35.30

## Plonger tête la première dans une piscine sans eau

**K**AROL Modzelewski reconnaît lui-même qu'il a manifestement une vocation de minoritaire. Emprisonné avec Jacek Kuron dès les années soixante pour ses critiques contre le parti ouvrier unifié polonais, ré-embastillé plusieurs fois, la dernière pendant l'état de siège décrété par Jaruzelski, séparé volontairement de la plupart des autres élus de Solidarité au parlement de Varsovie, il vient, nous dit-il dans la postface de cette édition française, de quitter le petit parti de gauche, l'Union du Travail, qu'il avait contribué à fonder. L'avis d'un homme aussi entêté ne saurait être tout à fait négligeable.

« Production industrielle inférieure de 33% à celle de 1989; revenu national inférieur de 18%, deux millions huit cent mille chômeurs; près de la moitié des Polonais végétant en dessous du minimum social; détérioration de l'état de santé de la population et réapparition de la tuberculose. Il est extrêmement difficile de défendre le bilan de quatre années de gouvernement de la droite libérale. » Ce que l'on a appelé le « bond dans le marché » ou la « thérapie de choc » s'apparente plutôt selon lui à un plongeon à l'aveugle dans une piscine que l'on pas encore pu remplir.

Voir cette dislocation économique et sociale se dérouler dans l'ex-démocratie populaire qui avait précisément connu la dynamique revendicative la plus massive et la plus douée des oppositions au pouvoir soviétique, laisse pantois, surtout face à «... cette extraordinaire facilité avec laquelle des syndicalistes se sont transformés en libéraux. » Solidarité devenue le gouvernement du chômage et de la misère, voilà un beau sujet de désespoir pour néo-romantique, ce que Modzelewski n'est pas.

Après un état réaliste du champ de ruines, il cherche les responsabilités. Ni lamentation sur la nature intrinsèquement perverse du capitalisme, ni fatalisme extériorisant – si répandu en Pologne: c'est la faute aux Russes, au FMI, au démon... –, son livre est une réflexion critique et concrète sur l'histoire de ces cinq dernières années. La clandestinité a transformé le mouvement de masse en conspiration, isolé les leaders, développé une mentalité élitiste. La « classe politique de recherche » n'avait aucune ligne économique sérieuse avant son arrivée au pouvoir. Les

idéologues libéraux ont voulu nier quarante ans d'histoire et de labeur de la population, faire comme si le pays était une république prospère en 1945, que les communistes auraient appauvri par la suite.

« Une autre voie était possible » proclame un chapitre du livre. Les propositions avancées (ralentir les privatisations, créer une économie mixte, désendetter les entreprises, améliorer les salaires, freiner la hausse des prix, durcir le contrôle fiscal) sont pleines de raison mais semblent toutefois présupposer des moyens considérables et une administration bien ordonnée, dont on cherche en vain la présence en Pologne. Imiter l'Autriche ou la Suède est une intention louable, mais comment ?

Comme Solidarité il y a quelques années, les néo-communistes accaparent désormais tout le pouvoir. Ils ont été remis en selle par ceux-là mêmes qui prétendaient les annihiler. Mais, dit Modzelewski, Kwasiński aura la même politique économique que Walesa. Et le rejet par la population sera le même. Au bout du chemin s'avance l'ombre du nationalisme et de la vieille tentation autoritaire, déjà lourdement à l'œuvre en Russie.

Le retour systématique des anciens communistes au pouvoir à l'Est n'a suscité en général chez les éditorialistes que des soupirs résignés ou des explications particulières. Qui oserait dire que l'hystérie libérale apporte le pouvoir sur un plateau à des groupes totalement discrédités peu auparavant ? Reconnaître ce fait mettrait en danger trop de commodités intellectuelles actuelles, comme la déification de l'économie de marché. Modzelewski rappelle avec beaucoup d'intelligence dans sa conclusion que c'est l'État-Providence occidental qui a vaincu le communisme, et non pas Margaret Thatcher, comme le croient David de Pury et les imbéciles.



Karol Modzelewski  
Quelle voie après le communisme ?  
L'Aube, septembre 1995, 181 p., Frs 36,80

### Faits de société

Nos amies les bêtes ont enfin le droit à la parole



Construire, octobre 1995

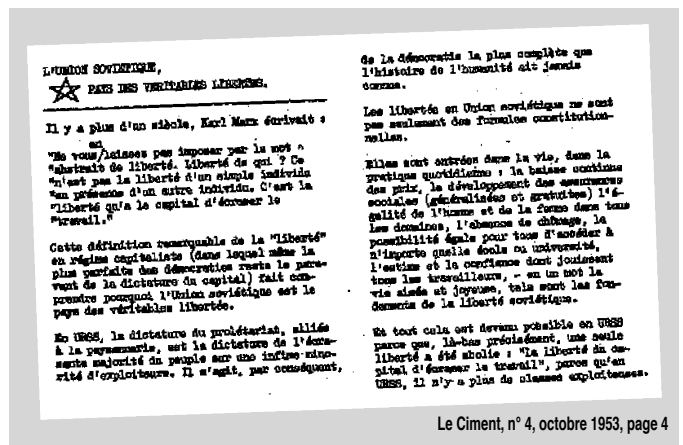
**L**ES mémoires des écrivains et des hommes politiques romands sont généralement, par l'insipidité des existences et la minceur des convictions qu'ils expriment, ennuyeux. Le roman autobiographique de Michel Buenzod échappe à cette règle: il est d'une tristesse infinie.

Le narrateur-auteur était pourtant parti dans la vie avec de bonnes dispositions pour deux domaines passionnants: le sexe et la politique. Le premier sujet est abondamment détaillé, des premiers émois aux affres de la séparation, en passant par des réunions militantes dont le principal intérêt dut souvent être la présence de jolies camarades. Cette réjouissante vision des petits motifs qui nous mènent vers les grandes causes cède cependant bien vite le pas à la litanie des problèmes de conscience et des repentirs. Il n'y a pas loin sous nos latitudes du Conseil de Paroisse à la Cellule, me direz-vous.

Le deuxième aspect du livre, la politique, se révèle carrément affligeant. Après une initiation au communisme vécue dans le Paris du Front populaire, le jeune homme, revenu à Lausanne avec sa famille, recherche en vain le parti, qui – faiblesse et interdiction conjuguées – s'avère introuvable. Il ne parvient à établir le contact qu'en août 1939, au moment du Pacte germano-soviétique. Après avoir pendant deux ans oublié – mais si ! – le rendez-vous fixé, il s'engage enfin à la suite de l'attaque allemande contre l'URSS. Le roman contient ensuite quelques anecdotes savoureuses sur la période de clandestinité du futur PST-POP, largement occultée de nos jours. La fin de la guerre et les succès électoraux du parti font de notre mémorialiste un député au Grand Conseil vaudois et rédacteur à la Voix Ouvrière.

Intervient alors un épisode méconnu de la peu glorieuse histoire du communisme helvétique. L'auteur fit partie d'un groupe de trublions qui s'en prit aux dirigeants du parti, notamment André Muret et Jean Vincent. La po-

# Veuf de l'URSS



Le Ciment, n° 4, octobre 1953, page 4

Dans les années cinquante, un cas rarissime d'opposition stalinienne exclue d'un parti communiste.

lémique porta sur la neutralité (fallait-il la dénoncer comme une hypocrisie ou en réclamer une application plus rigoureuse ?), le lyssenkisme (doctrine délirante d'une biologie prolétarienne, opposée à la génétique « bourgeoise ») et le schisme yougoslave. Partisans d'un alignement absolu sur les thèses moscovites, Buenzod et ses camarades furent exclus en 1950 (1). Le débat fut remarquablement embrouillé, mais Vincent et Muret, plus expérimentés, plus modérés ou plus prudents, l'emportèrent sur les staliniens débutants. Alors qu'il avait acquis en région lémanique une influence supérieure à celle du PS, le Parti du Travail commençait alors son long déclin, qui se poursuivit jusqu'à nos jours.

Les exclus continuèrent à militer, notamment pour la défense de l'helléniste André Bonnard pourchassé pour espionnage ou dans le cadre du mouvement pacifiste. Communiste exclu, dans une situation professionnelle rendue très difficile par son passé politique, Buenzod se définissait par cette contradiction dans les termes: un « bolchévik sans parti ». Inconsolable, il fit tout pour être réintégré. Il alla même jusqu'à monter la garde sur le toit de l'imprimerie communiste de Genève

menacée par la foule après l'intervention de l'armée rouge à Budapest. Magnanime ou oublieux, le POP finit par pardonner dans les années quatre-vingts (« j'avais enfin regagné la maison des miens »).

Cette obstination, malgré toutes les rebuffades, à aimer le parti d'amour à quelque chose de touchant. Mais le lecteur s'aperçoit vite que cette fidélité sans bornes a pour objet avant tout le régime soviétique. Bien sûr, le militant répète les rituelles flagellations au sujet du « culte de la personnalité », mais point de véritable critique du système. Sur la Hongrie (2), la Pologne, l'URSS et Cuba (3), nous avons droit à l'analyse officielle, sculptée dans la langue de bois. Parlant d'un voyage à Moscou en 1977, après Prague et juste avant Kaboul, Buenzod nous assène: «... sous les visages des fondateurs du socialisme scientifique passaient maintenant les blindés de l'armée du peuple, puis les fusées tractées, portées de charges nucléaires et ébranlant la chaussée au passage. Je me réjouissais de voir si concrètement les armes qui défendaient la paix face à l'impérialisme américain. » (p. 351) On ne manquera pas de se gausser de cet éditeur, L'Aire, qui publie un tel jeu de chaussettes soviétiques peu de temps après avoir, copieusement et à raison, conchié les délires extrémistes et national-serboïdes publiés par son confrère L'Age d'Homme.

Témoignage original sur les difficultés personnelles que connurent les communistes suisses durant la guerre froide et sur l'adhésion d'une vie à une cause, ce livre devrait pour le reste susciter la méfiance des historiens. Décrypter les pseudonymes ne suffit pas, les explications et les dates sont sujettes à caution, ainsi cette « ligue communiste révolutionnaire » qui aurait été créée en pays de Vaud à la suite des événements de 1956, ou cette une fraction trotskyste qui aurait tenté de noyauter les jeunesses progressistes au moyen d'une campagne en faveur de « soli-

darnocz ». En ce qui le concerne personnellement, tout à l'idée de ne pas suggérer qu'il y eut, délit majeur, une tendance organisée, Buenzod omet de parler du bulletin *Le Ciment* qu'il anima avec quelques autres exclus de 1953 à 1955 en vue de pouvoir rentrer au parti. Il n'aide pas à clarifier l'histoire de cette période, préférant les demi-teintes et les nostalgies (4).

C. S.



Michel Buenzod  
Le temps des camarades  
L'Aire & Les Temps des Cerises,  
avril 1995, 438 p., Frs 39-  
L'ouvrage se veut social, mais sa mise en page accumule veuves, orphelins et autres laideurs typographiques. Il a fallu deux éditeurs conjoints pour laisser passer d'innombrables coquilles, comme le classique « J'étais septique, mais dus m'incliner. »

- (1) Ce fut ensuite, sans qu'on le sache, la scission de Léon Nicole et de ses fidèles, ainsi que toute la section de Bex du POP, ce qui confirme une fois encore le caractère excentrique de la région des salines, soit dit en passant.
- (2) « Le gouvernement Nagy avait en effet proclamé la neutralité de son pays et sa sortie du Pacte de Varsovie. Les éléments réactionnaires avaient dressé des barricades dans les rues de la capitale et les troupes soviétiques franchi la frontière pour écraser la contre-révolution. Il y avait eu beaucoup de morts et de blessés. Dans toute l'Europe, une formidable campagne anti-soviétique se développait. » (p. 282). Comment peut-on répéter ainsi les aneries de la propagande quarante ans après les événements ?
- (3) Fidel Castro, « espoir ardent pour des dizaines de millions de latino-américains misérables, il se battait maintenant le dos au mur » (p. 427).
- (4) A tel point que le pauvre Jean-Louis Kuffer rend compte de la bataille politique par un contresens absolu: « les durs du parti commencent par l'exclure » (24 Heures, 23 janvier 1996).

### Sciences sociales en dix lignes



Pascal Combemale et Jean-Paul Piriou (dir.)  
Nouveau manuel  
Sciences économiques et sociales  
La Découverte, 1995, 745 p., Frs 57,50

Manuel cherche Lolita: les bacheliers français ont de la chance. Ils ont un nouveau manuel, tout beau, tout neuf, tout complet. Il s'y sont mis à 36 pour l'écrire, dont 26 hommes (parmi lesquels on compte Pierre Bourdieu, auteur de 2 – deux – pages de ce manuel), 8 femmes et 2 Dominique.

Du très classique, en fait, dans ce manuel. Des dossiers bétons, en six parties distinctes. Les penseurs classiques (d'Adam Smith à Durkheim, en passant par Marx, Weber et Tocqueville), des données générales sur l'économie et les structures sociales, un chapitre consacré à la mondialisation, un autre à la crise et un dernier pour « entrer dans le XXI<sup>e</sup> siècle ». Des exercices pour se préparer à l'épreuve finale et des dessins de Plantu. Un raton laveur. Bref, une bonne et sérieuse introduction aux sciences sociales. (J.-P. T)

# Histoire d'un père vert

DE ce livre qui commence par sa fin, on croit vite avoir saisi la quintessence. Une histoire de corps, de cul, comme il en pleut ces temps. L'histoire d'un mensonge.

Athènes l'été. Le père de Maria meurt tragiquement, elle part assister à l'enterrement. Son mari reste seul avec leur fils de deux ans. «Yvan se retrouvait affranchi et célibataire. Il se donna jusqu'à la maison pour penser une dernière fois à ce beau-père dont la mort atroce sembla peu faite pour la pitié.»

La suite, évidente? Il profite de cette liberté pour draguer et s'invente une histoire de veuvage pour mieux attraper une fille, la première au hasard, Manu. Le conte se conte et le lecteur sent monter en lui un malaise grandissant. Les scènes érotiques ne font pas frémir ses entrailles, le soleil, la plage, le vent, la mer, lui sont durs, éprouvants, hostiles. Espérait-il trouver là une histoire de baise joyeuse? Déçu, il pourrait être submergé par la tentation de lâcher l'ouvrage.

Que se passe-t-il donc, qu'y a-t-il de si désagréable et fascinant derrière cette histo-

re de tromperie. Les normopathes à la névrose aimable — que nous sommes pour la plupart — supportent aisément une certaine dose d'immoralité car elle est l'envers de la moralité, son pendant, et ne remet pas en cause la morale elle-même. Nous l'assumons grâce à quelques bouffées de culpabilité saupoudrées d'une pincée de remords. A ces conditions, notre conscience laisse même passer sans trop de difficulté des transgressions de tabous, telles les amours incestueuses de Dona Lucretia et de son beau-fils Alfonso (1).

## Sexe et mensonge

Pascale Kramer, elle, en racontant l'histoire d'Yvan, de Manu et du petit, a réussi à construire un récit profondément amoral. Cette note particulière va donner à tout le récit sa saveur dérangeante et attirante. L'amoral se situe dans ce champ extérieur, moins exploré, où la morale elle-même n'existe plus car l'autre n'y est plus qu'objet, et ses émotions ne touchent ni n'émeuvent mais contribuent au plaisir; c'est le royaume de la perversion et non plus celui

de fantasme érotique. Combien choquants sont les frôlements et attouchements équivoques et à peine évoqués, subis par l'enfant sans nom, sans autre identité que celle générique que lui donne son sexe de garçon, jouet donc, poupée grincheuse. Les quelques tensions intérieures que provoque la conscience bâillonnée d'Yvan contribuent d'ailleurs à l'exacerbation de son désir et de son sentiment de toute puissance. «Il était heureux d'un bonheur de magicien. Le mensonge lui procurait une sorte d'impunité magique. Et l'idée de fuir la ville, son vrombissement ininterrompu qui harcèle les sens et les émoûse, le réconciliait avec sa conscience tout de même ébranlée par la douleur de Manu. La folie de cette fille imprévisible lui semblait d'ailleurs être la seule chose bonne à vivre par ces temps de fou qui font moisir les esprits si on ne les agite pas suffisamment.»

Mais combien de temps reste-t-on impuni si on ne peut comme les personnages de Sade s'enfermer dans un château? Deux semaines pas plus. Ensuite la fin, la chute terrible —meurtre pervers— clôt le récit comme un couver-

cle qui retombe brusquement sur les doigts. «C'est le châtiement» (2)... Le choc crée la distance, le refus, l'acceptable. Est-ce parce que trop de tabous ont été là transgressés? Ce conte pervers se métamorphose soudain en une de ces histoires terribles que l'on raconte aux enfants pour les détourner de la tentation, telle l'histoire du petit garçon qui criait au loup.

Conte pervers ou conte moral, la frontière est facilement franchie, il n'est pas facile d'être Sade au vingtième siècle.

A. B. B.



Pascale Kramer  
**Manu**

Calmann-Lévy, août 1995, 205 p., Frs 28.10

- (1) Mario Vargas Llosa, *Eloge de la Marâtre*, Folio.
- (2) Hergé, *L'étoile mystérieuse*, Casterman.



Elizabeth Von Arnim  
**Christopher et Columbus**  
trad. de l'anglais par Alain Defossé  
Salvy, septembre 1995, 490 p., Frs 43.10

On a beau se donner du courage en s'affublant des surnoms de Christopher et de Columbus, la découverte de l'Amérique n'est pas chose aisée pour des jumelles de dix-sept ans fraîchement orphelines. Surtout pas en pleine guerre de Quatorze, quand on est allemandes par son père et on parle anglais en roulant exagérément les «r». Recueillies à Londres par une tante dont l'époux ne déteste rien autant que les étrangers, les ravissantes Anna-Rose et Anna-Felicitas sont fermement invitées à s'embarquer pour l'Amérique, où l'oncle patriote a des connaissances.

Sur le paquebot, les deux Anna provoquent la sollicitude du bon Mr Twist, mais tentent de s'en défendre: avec une éducation de *juncker*, «il est tout à fait contraire à notre nature d'aimer être des objets de philanthropie». Cet homme, qui rentre du front où il avait financé une ambulance, leur sera pourtant d'un précieux secours. Car les prétendues connaissances américaines de l'oncle ont pour l'heure d'autres soucis que de prêter la moindre attention aux Anna.

Sauveur des foyers américains par la grâce de son invention de la théière-qui-ne-goutte-pas, qui lui aura procuré des ressources et une respectabilité hors du commun, Mr Twist, alias Twist la théière, accompagne les jumelles dans leur quête d'une famille, à commencer par la sienne, qui veuille bien les recevoir en dépit de leur esprit frondeur, de leur beauté et surtout de leur nationalité allemande. Autant d'échecs qui le conduisent à les conserver sous sa protection. «Quelle idée de jeter ainsi dans le vaste monde deux êtres aussi fragiles, faits pour être protégés et choyés. Mr Twist était parfaitement américain dans son regard instinctif sur la femme, objet de tous les soins, destiné à être posé, bien en sécurité, dans un cadre ravissant, et épousseté chaque jour pour lui garder son éclat.»

Qui de plus adéquat dès lors que de se faire le tuteur des Anna puis d'ouvrir un salon de thé dans une station balnéaire de Californie fréquentée par de riches oisifs? L'alliance de l'esprit d'initiative de l'un et du charme des autres devrait certainement concourir au succès d'une entreprise comme les aime l'Amérique capitaliste. C'est mal connaître la force des préjugés d'une classe possédante habitée par le doute quant à la nature exacte de ce trio.

L'air de rien, avec un art de l'*understatement* qu'expriment de banales descriptions et des dialogues dont la logique confine à l'absurde, Elizabeth Von Arnim (1866-1941) donne à voir une Amérique triomphale qui domine une arme décisive: l'imposition du conformisme (à ses propres valeurs).

(G. M.)

## Ridiculum vitæ



Patrice Delbourg  
**L'ampleur du désastre**  
Le Cherche Midi, 1995, 173 p., Frs 29.40

Vous l'aviez déjà mesuré, vous, l'ampleur du désastre? A lire le dernier recueil de Patrice Delbourg, on est bien forcé de constater que le résultat n'est pas vraiment joli. En quelque cent septante poèmes, l'auteur dresse le portrait d'un personnage à la vie ridicule, absurde et désolante, dans un monde en pleine agonie: «Depuis mon premier youpala j'ai le sentiment délavé d'appartenir au peloton de l'extrême fatigue / de cotiser au club de l'hébétéde généralisée / toute décision chaque geste me coûte / le commerce des idées me bassine plus d'utopie à nourrir / un besoin incommensurable de consolation au bout du bout.» En toute fraternité, Delbourg dédie ses poèmes à tous ceux qui, «pris en flagrant délit du dur désir de durer», refusent de quitter la vie «par lâcheté distraite ou nonchalance amusée». Dans ces textes au rythme saccadé, où se mêlent désarroi, lucidité et humour, Delbourg parvient à magnifier nos handicaps, nos doutes, nos vertiges, à transformer le dérisoire en sublime. Aussi, nous saurons lui pardonner quelques grandes envolées machistes. A la tentation du désespoir et de la démission, il sait opposer discrètement certes, mais avec fermeté, quelques éclats de lumière, quelques raisons d'insister, «parce qu'on a toujours quelque chose en chantier / ne serait-ce qu'une vie». Même si nous ne possédons ici-bas qu'un «minable permis de séjour», nous devons être reconnaissants à Delbourg d'être le chanteur cynique et fragile de beaucoup de nos incertitudes. (M.T.)



Jacques Sternberg  
**Dieu, moi et les autres**  
Denoël, octobre 1995, 228 p., Frs 25.50

Pour créer l'Univers, Dieu réunit Son directeur commercial, Son directeur artistique, Son chef de publicité et Sa secrétaire. Tous accumulent les obstacles sur la voie de la Création: «De toute façon, notre service public n'a pas les moyens de lancer sur le marché un produit de l'importance de votre univers. Et sans lancement publicitaire, ce sera un four.» Dieu devra les licencier avant de pouvoir Se mettre à l'Ouvrage. A l'avenant, Sternberg a rédigé plus d'une centaine de contes, de quelques lignes à une dizaine de pages. Inégaux, comme ses romans, mais avec quelques perles d'humour, donc de désespoir. Comme ce message qui s'affiche un soir sur tous les écrans de la planète: «On a estimé en haut lieu que l'expérience terrienne s'est révélée un regrettable échec, et après avoir longuement pesé le pour et le contre, on a pris la décision de ne pas la prolonger.» (C. S.)

## Romans, mais pas trop



Bernard Maris  
**Pertinentes questions morales et sexuelles dans le Dakota du Nord**  
Albin Michel, août 1995, 391 p., Frs 36.50

Que le remarquable chroniqueur économique de *Charlie-Hebdo* nous livre un roman ayant pour décor et sujet les Etats-Unis était *a priori* un motif de réjouissance. L'agressivité légendaire et le lexique d'injures d'«Oncle Bernard» allaient donner au livre un relief sans pareil.

Que nous narre-t-il? Un jeune mathématicien français part aux USA faire le nègre pour un nobélisable. Il se retrouve à Salisbury (Dakota du Nord), et sa —pauvre— personnalité est progressivement dissoute par le matriarcat, l'arrivisme, les bondieuseries et une alimentation trop riche.

Appiquant ce qu'il appelle «la loi du capital» (croître, s'hypertrophier, mourir) au récit littéraire, l'auteur pratique essentiellement une sorte de néo-naturalisme métabolique. Et de décrire abondamment les processus digestifs et génitiaux qui «animent» les personnages, en partant du point de vue de l'intérieur même de leur carcasse: «Vingt savants se levaient de table et partaient travailler, tandis que les sucs des estomacs eux aussi bossaient dur pour liquéfier et trier tous ces aliments insuffisamment broyés, les ulcères s'agrandissaient, les tumeurs s'arrondissaient, l'usine chimique du foie travaillait en continu, les côlons et les vessies s'emplissaient, les bestioles à flagelle porteurs de chromosomes s'accumulaient dans les scrotums, les neurones faisaient circuler l'info, les muscles pompaient l'eau et le sucre, les sucs, les leuures, les émulsifiants, les acides, allez, deux mille calories de plus et tout ça à filtrer, passer et balancer dans les sangs, et les sangs charriaient leur oxygène et toutes leurs impuretés, sucre, sel, cholestérol, virus, amibes, globules, une sacrée bagarre entre toutes ces petites bêtes, vingt personnes, soit mille six cents kilos de carbone et de flotte destinés à rejoindre la couche terrestre, qu'ils écrasaient provisoirement, très provisoirement, à travers la pelouse et ses colchiques.» Le récit qui en résulte est à peu près aussi vivant et intéressant qu'un traité de physiologie.

Une fois de plus, chacun son genre. L'art du billet vengeur ne suffit pas à faire vivre un roman de quatre cents pages, *Charlie-Hebdo* n'est pas la Pléiade et la noirceur des intentions ne saurait racheter des personnages qui parlent comme des livres, une trame languissante et des redites incessantes. (J.-F. B.)

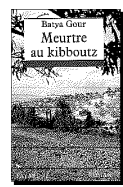


Thierry Jonquet  
**Le secret du rabbin**  
L'Atalante, septembre 1995, 235 p., Frs 21.30

Thierry Jonquet a signé certains de ses livres du pseudonyme de Ramon Mercader, l'assassin de Trotsky. Est-ce par pur mauvais goût ou par une fixation pour Alain Delon, qui incarnait ce tueur stalinien dans le film de Losey?

Pour son mauvais goût, nous devons à Jonquet quelques-uns des Série Noire les plus cruels, de ceux qui vous restent longtemps en mémoire, remplis de descriptions médicales insoutenables comme *La belle et la bête* ou *Les orpailleurs*. Son polar le plus récent présente la caractéristique intéressante sinon convaincante d'être entièrement rédigé en argot des banlieues parisiennes (*La vie de ma mère!* 1994). Publié une première fois en 1986, *Le secret du rabbin* n'est pas vraiment un roman policier; il s'apparente beaucoup plus aux aventures de Tintin et Milou (aux ses bonnes intentions), avec une succession d'événements propre à évaluer toute prétention réaliste. Le résultat est entraînant et très marrant.

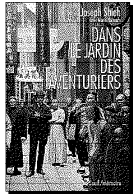
Un vieux rabbin meurt dans un *shotel* de Galicie, laissant à ses exécuteurs testamentaires le soin de retrouver ses héritiers, à qui il promet un fabuleux trésor. Il suffit de réunir ses trois neveux et sa nièce. Mais voilà: l'un est un truand à New York, l'autre construit le futur Etat sioniste en Palestine, le troisième, aristocrate français, panse ses blessures de Verdun, et la quatrième est commissaire politique de l'armée rouge. Au cœur de la guerre soviéto-polonaise de 1920, leurs destins se croiseront avec ceux, excusez du peu, d'Einstein et de... Trotsky, bien sûr. (J.-F. B.)



Batya Gour  
**Meurtre au kibboutz**  
Fayard, octobre 1995, 432 p., Frs 35.80

Que devient une communauté égalitariste après cinquante ans de labeur? Comment se comportent ses membres lorsqu'une réussite imprévue —industrielle et non pas agricole, comme ils l'espéraient— s'abat sur l'entreprise autogérée? Que faire des vieillards et des enfants dans un phalanstère productiviste? Ce roman policier israélien aborde, sans sympathie aucune pour les *kibboutznikim*, tous ces problèmes pleins d'intérêt au travers de l'impensable: un meurtre au sein d'une de ces «familles» géantes de pionniers.

Malheureusement pour le lecteur, Batya Gour n'a aucun talent pour faire vivre ses innombrables personnages, multiplie les digressions sans intérêt et nous parvient au travers d'une traduction grotesque, qui nous inflige des pataqués aussi affligeants que «personne n'avait pas parlé pendant un moment» (p. 186). (S.-M. B.)

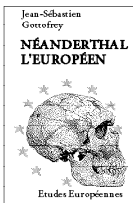


Joseph Shieh & Marie Holzman  
**Dans le jardin des aventuriers**  
 Seuil, janvier 1995, 263 p., Frs 49.50

Si, à la suite de *Shanghai triad*, le film de Zhang Yimou, vous croyiez que cette ville n'était peuplée dans les années trente que de truands chinois, de chanteuses chinoises de beuglant chinois et d'opiomanes chinois, lisez le livre de Shieh, et vous découvrirez que les Européens n'y étaient pas qu'un élément du décor.

Occidental par un de ses grands-pères, éduqué par les jésuites français, Joseph Shieh (ou Xie Genxin, pour vous préparer à une belle avalanche de noms proprement imprononçables) entre dans la police de la concession française en 1930. Ses souvenirs nous décrivent par de nombreuses anecdotes la corruption généralisée, l'influence des mafias, la guerre civile permanente entre communistes et nationalistes, le noyautage des syndicats et les frasques de la future Mme Mao. L'auteur fit ensuite trois ans de prison sous Tchang Kai-chek et vingt-cinq années de camp de travail sous Mao.

Par leur extra-territorialité exorbitante, les concessions internationales suscitèrent l'indignation des patriotes chinois. Ce livre montre qu'elles furent aussi une enclave de relative sécurité du droit et un espace de liberté d'expression face aux diverses tyrannies chinoises, puis à l'occupant japonais. Shanghai s'apprête à devenir le centre de l'Asie, elle commence à produire des mythes, il vaut la peine de connaître un peu de son histoire réelle. (C. S.)



Jean-Sébastien Godefroy  
**Néanderthal l'Européen**  
 Etudes Européennes, 1996, 176 p., Frs 22.-

Toute institution se doit de s'inventer des origines et des précurseurs, ne serait-ce que pour justifier son apparition. Il en va ainsi de l'Union européenne, prise dans une folle course de vitesse entre de multiples

demandes d'adhésion et l'élaboration d'une mythographie acceptable par tous ses membres.

A chaque étape de l'élargissement, apparaissent de nouvelles rationalisations historiques. Jeune diplômé (Sc. Européennes, Strasbourg), J.-S. Godefroy rappelle les étapes de la « construction de l'idée de la construction européenne ».

Napoléon et Hitler, grands unificateurs devant l'Éternel, ayant laissé de mauvais souvenirs, les propagandistes du drapeau bleu aux étoiles jaunasses furent contraints d'allonger la distance pour neutraliser les mémoires. L'Europe fut donc un temps « carolingienne ». Le noyau franco-allemand de la CEE dessinait à peu près l'empire de Charlemagne. Las, l'arrivée de la Grande-Bretagne, puis de l'Irlande devaient sonner le glas de cette image pieuse, d'autant que les Saxons et les Bas-Bretons finiront bien un jour par se souvenir des ravages de l'empereur à la barbe fleurie.

L'Empire romain ne contenait point les Teutons, exclu donc. On songea à un modèle religieux : l'Europe serait donc une réincarnation laïque de la catholicitas universelle. Crotte, peu après les descendants des païens frappés à la porte. La chose semblait insoluble : on fit appel à Edgar Morin, qui inventa aussi sec un concept à tout faire, la pensée « tourbillonnaire », ici abruptement résumée en treize pages.

Dans une dernière partie lumineuse, cet universitaire plein d'avenir propose un mythe intégrateur : l'homme de Néanderthal. La distribution des vestiges archéologiques de ce lointain cousin concorde heureusement avec les frontières actuelles de l'Union, elle permet même un agrandissement du côté des Balkans, de la Russie et du Proche-Orient, marchés prometteurs. Acrotopé du côté religieux : le culte des morts nous est commun à nous autres Européens ; sexualité indéterminée quoique prouvée, ce qui permettra de représenter tous les genres de pratiques sexuelles ; habitudes alimentaires acceptables pour tous, tant qu'aucun Etat ne se déclare végétarien. Son organisation politique peut être décrite comme un fédéralisme continental pour satisfaire l'Allemagne, ou comme un jacobinisme local pour ne pas déplaire à l'Élysée. Verrons-nous bientôt les jeunes gens

# Spirales

C'EST par un mécanisme assez élémentaire que je fais, le plus souvent, connaissance d'un auteur inconnu. La lecture d'un journal ou d'une revue m'engage à la lecture d'un livre. S'il me plaît, je lis avec plus d'attention la revue ou le journal qui me l'ont signalé, tout comme je prête attention aux nouvelles publications de ce nouveau venu dans ma bibliothèque : *autopoiesis*, spirale de l'accumulation de capital (culturel).

Un entrefilet, ou je crois plutôt un article à propos d'Henry Roth, le prénom a de l'importance, attire mon attention sur l'étrange histoire de sa production littéraire. Un premier, et alors unique, roman, *Call it sleep*, publié en 1934, reste ignoré pendant trente ans, jusqu'à ce qu'un éditeur le redécouvre, le publie en paperback : succès, millions d'exemplaires en 1964. Et puis, pendant trente ans, plus rien.

Un auteur qui reste aussi discret après un best-seller ne saurait être complètement mauvais... Lecture, lecture de *Call it sleep*, fascination, fascination, comme toujours, devant le roman d'exception, dont on sait, à chaque page tournée, qu'on ne l'oubliera pas.

Dès lors, je n'ai cessé de guetter, aux rayons des librairies pourvues en ouvrages anglophones, l'arrivée des nouveaux romans de Roth. Les traductions (pour une fois) sont arrivées les premières. Et la spirale de la lecture continue à se développer.

### Complexité

Dans ce qui constitue une suite à *Call it sleep*, Roth aurait pu se contenter de la narration linéaire d'une adolescence juive à New-York dans les années 1915-1925. Le porte-à-faux social d'Ira Stigman, son angoisse d'être rejeté parce que juif, son étonnement d'être accepté bien que juif, rejet intime de son identité, assignation sociale à celle-ci et les exclamations en yiddish (version *galitsaner*) : « *Vi m'geyt un ven m'geyt tsu hern der professor?* » (1), fourniraient à eux seuls la matière de romans tout à fait respectables, et même assez originaux. L'ethnologie fine

des quartiers new-yorkais fascine, comme les figures contrastées de sa *yiddische mama*, débordante tour à tour d'affection et de malédictions diverses, « *Megst takeh geyn in der erd!* » (2), et de son père, sombre, imprévisible, qui semble toujours potentiellement violent, comme ce que le narrateur ne peut formuler qu'après de longs détours, l'abomination qui tourmente Ira et perturbe toute sa vision du monde.

Mais ce n'est pas tout à fait au hasard que l'on a fait de Roth un héritier de Joyce (que le narrateur critique d'ailleurs sauvagement), car il ne se contente pas d'une simple histoire. Il lui ajoute les réflexions du narrateur sur son état, moral et physique, au moment où il écrit, vieillisse, arthrose (qui l'oblige à abandonner sa machine à écrire pour un ordinateur), incontinence. Cette profondeur de champ établie est étouffée par le retour sur des épisodes biographiques qui se sont déroulés entre le moment de la narration et celui de l'écriture. Le roman met en scène un narrateur, cacochyme, qui écrit doulousement, dans tous les sens du terme, son autobiographie adolescente et jalonne la distance de ce qui le sépare de sa vie d'alors : trois temps de la narration, alors, ensuite, maintenant.

Il aurait pu s'en tenir à ça, sans que quiconque ne songe à contester le fait qu'il atteignait déjà un niveau de qualité littéraire rare. Mais vient encore s'ajouter les méditations du narrateur sur son propre travail, sur la manière dont il manipule ses souvenirs, dont il reprend en 1985 un premier tapuscrit de 1979 pour en faire un composité, chance inouïe pour

Ira, le romancier-manipulateur. Faut-il sauvegarder maintenant? Effacer? Ignorer? Le dialogue parfois irrité que tous ceux qui se sont retrouvés un jour en train d'écrire un texte en face d'un écran ont engagé avec la machine est là, l'inanimé devient un acteur du roman. Une autre dimension, un autre temps du roman, celui de l'écriture.

### Back after this

*A la merci d'un courant violent* s'élève au-dessus de la production romanesque contemporaine, parce qu'il invite à une réflexion sur la production romanesque contemporaine elle-même. Voilà qui peut paraître rebutant. Le nouveau roman, qui, au meilleur de sa forme, parcourait les mêmes chemins, s'était fait un devoir de complexité, exigeant une attention terriblement soutenue, épuisant ainsi, dans une forme de délectation masochiste, les forces du lecteur moyen. Mais l'entrelardage littéraire qui, dans sa forme la plus phénoménale, a porté le Claude Simon de *La route des Flandres* au Nobel et, dans un version plus *soft*, *La modification* au statut de lecture de base pour le bac de français, n'entre pas dans le projet de Roth. On le lit sans perplexité, sa complexité n'interdit pas la compacité (3).

Henry Roth est mort, à 89 ans, à la fin de l'année passée. A la lecture de sa nécrologie, je me suis résigné : je n'irais jamais au bout de son dernier ensemble romanesque, je devrais interrompre la lecture qu'une lecture m'avait conseillée. Mais l'édition anglaise d'*Un rocher sur l'Hudson*, signale que *A la merci d'un courant violent* compte six volu-

mes et que « *Roth has already completed the other four books (...) and they will be scheduled for publication in successive years* ». Voilà un motif pour hanter les librairies, avec ces questions insidieuses qui agacent, parfois, les libraires (4).

J. C. B.



Henry Roth

*A la merci d'un courant violent*  
 Une étoile brille sur Mount Morris Park  
 L'Olivier, septembre 1994, 397 p., Frs 42.60

*A la merci d'un courant violent II*  
 Un rocher sur l'Hudson  
 L'Olivier, septembre 1995, 481 p., Frs 45.60

Les versions originales de ces romans sont parues en Grande-Bretagne chez Weidenfeld & Nicholson en 1994 et 1995. En paperback chez Phoenix, une division d'Orion Books

*Call it sleep* est aisément disponible chez Penguin Books, et pas cher

- (1) « Quand et comment finiras-tu par écouter les professeurs? ». Vous l'auriez trouvé par vous-même en essayant de lire la phrase originale avec un accent et des accentuations allemandes, si, si.
- (2) Vous avez réussi cette fois? « Tu peux bien aller en terre », plus littérairement, « tu peux crever! »
- (3) Et on le lira en tenant absolument en compte cet avertissement discret, absent des éditions françaises : « *This novel is certainly not an autobiographical, nor should it be taken as such* ». Pour ma part, je me suis tenu pour dit.
- (4) Bien que les traducteurs français aient fait un travail assez remarquable, je ne saurais trop recommander de lire Roth dans sa propre langue.

### Faits de société

# Baisse de niveau quotidienne au Nouveau Quotidien

**Au programme cette année :** la violence à l'école, le multilatéralisme dans l'enseignement, l'apréhension du français, la formation des adultes et l'orientation professionnelle. Des thèmes abordés dans des ateliers de dix à trente personnes, se poursuivent de manière accessible pour la profane. C'était le cas dans l'atelier « enseigner la français, langue maternelle », où une conseillère pédagogique vendéenne discutait sur le « programme plurilatéral distribué ». Une méthode née à la fin des années 70, qui n'a fait qu'une brève halte au complément d'objet direct, transformant allégrement, et au plus grand désespoir de certains enseignants, l'article défini en « déterminant ». Installé dans le

centon de Vaud depuis trois ans, un habitué qui participait au débat reconnaissait des débats plutôt difficiles : « Au départ, cette méthode d'enseignement du français m'a semblé monstrueuse. J'y perdais mon latin, et-t-elle comestible. » Out, tout changement est étrange. Ici régnait Michèle Noverraz, la conseillère pédagogique, avant de sortir pour griller une Gambale bleue. Elle connaît bien la question, pour avoir participé à l'élaboration de cette méthode. « dont les manuels remplacent plusieurs usages », avoue-t-elle.

Effrayant également, l'atelier consacré aux violences à l'école, modéré de main de maître par le docteur Alain Guigou, médecin conseil auprès de l'Inspection académique de Haute-Saône. Sur le sujet, grâce à un rétro-projecteur, se dessinent de petites formes légendées : un rond, pour les lettres de cigarettiers, des lignes, pour les coups de couteur. Car chaque assigant, au vu des pourcentages inquiétants en matière de maltraitance et d'abus sexuels sur les enfants, devrait être théoriquement à même de reconnaître les signes de ces violences « vécues à double.

**Aujourd'hui, les élèves ne sont pas les seuls à souffrir.**

Des signes physiques d'abord : « Par exemple, si les lèvres sont rouges, jaunies, violettes, on est en face de coups reçus à différents moments, ce

Le Nouveau Quotidien, 18 mars 1996

### (Annonce)

### Exposition

**Anna Baczyńska-Chapuis**  
 Huiles sur toiles

Vernissage le 4 juin de 18h00 à 20h00  
 Du 4 juin au 6 juillet

Galerie Basta!  
 Petit-Rocher 4  
 Lausanne





# Travaux pratiques : l'élagage 24 heures sur 24<sup>©</sup>

## MONSIEUR LE REDACTEUR

Nos correspondants sont nos hôtes et s'expriment librement. Nous ne publions cependant que l'essentiel de chaque message et nous écartons les écrits anonymes.

### Question

A quoi reconnaît-on qu'un passage d'une lettre de lecteur n'est pas essentiel ?

### Réponse

Un passage n'est pas essentiel quand il risque de porter atteinte à la modestie des journalistes en montrant dans quelles conditions épouvantables ils réussissent à faire leur métier.

### Bientôt à la TV

## Faux jumeaux

Un monde sépare *Casino* de *l'Armée des douze singes*. Et pourtant ils ont plus d'un point commun : succès critique et public, maîtrise technique, brochette de stars, flot d'images accumulant les symboles et les détails, structure en ellipse.

Unaniment encensé, *Casino* est à l'image de son cadre, Las Vegas : du tric plein les poches, du clinquant plein les yeux, du baratin plein les oreilles. Bref, il est fait à l'esbroufe. Nul doute que Martin Scorsese sache manier une caméra. Il ne manque d'ailleurs pas une occasion d'étaler son talent : aucun mouvement ni angle de prise de vue n'est épargné au spectateur, enseveli sous une avalanche d'images. Mais l'excès n'est pas gage de réussite et cette belle mécanique tourne rapidement à vide. Il semble, à lire les critiques, qu'il faille l'interpréter au second degré, comme une parabole teintée d'humour. Dommage, dans ce cas, que la surabondance des dialogues et des commentaires off ne suffise pas à combler les lacunes du scénario. Dommage aussi que le film porte l'estampille *true story*, qui permet au réalisateur de se complaire dans la violence et la démesure en nous racontant une histoire que nous connaissons trop bien.

*L'Armée des douze singes* apporte de son côté la preuve qu'on peut travailler à Hollywood, avec des vedettes et beaucoup d'argent, sans être pour autant récupéré par le système. Comment se fait-il qu'ici la volubilité et la profusion passent, et mieux encore, que ces défauts prennent un sens et participent à la séduction de l'ensemble ? Peut-être au petit grain de folie qui agite Terry Gilliam, à son inventivité, à sa modestie aussi. De ne pas se prendre au sérieux ne l'empêche pas de respecter son public : le scénario n'est pas prémâché, pour une fois, et s'il oblige le spectateur à réfléchir, c'est sans prise de tête. Au tape-à-l'œil de *Casino* répond le trompe-l'œil de *l'Armée des douze singes*. Le premier est étudié, le second inspiré. (V. V.)

Lettre datée du 29 janvier, parue dans le courrier des lecteurs de 24 Heures du 13 février, à l'exception du paragraphe en gras

A la Rédaction de 24 Heures

Lausanne, le 29 janvier 1996

Monsieur le Rédacteur en chef,

Depuis des siècles, la caricature a toujours représenté les critiques affublés d'une paire de besicles. Madame Jaunin aurait-elle égaré les siennes ? C'est ce qu'on serait tenté de croire en lisant son compte rendu de l'exposition veveysane *De l'archet au pinceau*, paru dans votre numéro du 26 janvier dernier : elle y regrette en effet « l'absence » de Christian Marclay, pourtant représenté au Musée Jenisch comme chacun peut le vérifier.

Quant au manque de curiosité que Madame Jaunin reproche avec condescendance à « ces jeunes chercheurs », il est facile de lui retourner le compliment. Constatant qu'en matière de rencontres entre musique et peinture on cite toujours les mêmes noms, elle est la première à donner le mauvais exemple dans l'énumération qu'elle propose à ses lecteurs. Pas un mot sur Oscar Wiggli, l'un des plus importants sculpteurs alémaniques d'aujourd'hui, et qui expose pour la première fois en Suisse romande. Il en va de même de Jakob Weder, qui suscita l'enthousiasme lors de la grande exposition de Stuttgart en 1985. Silence sur André Bosshard, dont la production, c'est le moins qu'on puisse dire, n'est pas montrée tous les jours. Rien non plus sur Yves Dana, Cornelius Ricman ou Fabienne Wylter, par exemple, alors que notre critique déplore un manque d'intérêt pour l'art contemporain qu'un simple coup d'œil dans le recueil d'essais accompagnant l'exposition suffit à démentir.

**Au-delà de la dénonciation d'un procédé douteux, celui qui consiste à visiter une exposition plus d'une semaine avant le vernissage, alors qu'une bonne partie des œuvres ne sont pas encore accrochées, voire simplement arrivées — pierre exemple donné à une génération d'étudiants — se pose une question plus fondamentale, celle de la fonction de la critique.**

Plutôt que de se précipiter sur l'événement, pour être à tout prix les premiers à en parler, ne vaudrait-il pas mieux prendre le temps de s'informer, afin de pouvoir informer à son tour le public ?

En vous remerciant de bien vouloir publier cette mise au point, je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes salutations distinguées.

Philippe Junod

### Ça craint

L'Institut pour la Promotion de la Distinction, s'étonne du manque d'imagination des adeptes, de plus en plus nombreux, des sports stupides et dangereux. Il considère qu'il est de son devoir de suggérer aux anxieuses, aux quadragénaires modernistes en voie de divorce, aux entreprises désireuses de connaître les véritables limites de leurs dirigeants, quelques idées pour se tuer en faisant quelque chose de stupide, dangereux et inédit.

Badminton  
avec des poêles  
à frire  
et des boules de pétanques

(sport extrême d'automne et de printemps)

S'éclater en se dépassant soi-même hors de ses propres limites!

### Deuxième suggestion du Bureau des activités sportives extracurriculaires de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

**Matériel**—Par participant : une poêle à frire, en fonte pour les vrais costauds, en aluminium pour les mauviettes. Une boule de pétanque (un jeu de six boules évitera de hacher la partie). Chaussures de sport normales, les chaussures à crampons sont strictement interdites.

**Accessoires**—Les habitués pourront prévoir un aimant fixé au bout d'une ficelle, qui leur évitera de se pencher pour ramasser les boules tombées à terre. Une goutte d'huile au fond de la poêle permettra d'intéressants effets.

**Site**—N'importe quel terrain à peu près plat (quelques inégalités, dissimulés par des herbes folles ajoutent à l'intérêt du jeu), convenablement détrempé par quelques jours de pluie.

**La Force et l'Adresse**—Enfin un sport extrême qui se joue en équipe, à deux ou à quatre (quelles possibilités d'échanges !), sans qu'il y ait besoin d'organisateur (vive la liberté !). Les règles sont celles du badminton, filet abaissé, pour ne pas désavantager les mauviettes. Aux points comptés normalement, on ajoute ceux acquis sur blessure de l'adversaire. Une élimination définitive comptant, bien sûr pour une victoire complète. Et le terrain glissant ajoute du piment à un sport, qui, il faut le dire, a bien de la peine, dans sa version habituelle, à dépasser le stade d'aimable jeu de plage. Ici, le sport d'adresse devient aussi un sport de combat, Dieu reconnaîtra les siens !

Lorsque la boule se trouve dans son camp, il faut d'une part la renvoyer par-dessus le filet — et dans les limites du terrain, ce qui n'est pas une mince affaire — en tentant, soit de la faire tomber à terre, soit de blesser un adversaire. Et le terrain glissant joue en faveur de l'attaque ! A la fin du match, seuls les Forts et les Adroits se retrouvent, fourbus, mais heureux, sous la douche, les mauviettes sont éliminées par contusion, entorse, fracture du crâne, une véritable sélection naturelle ! Pour eux, la honte viendra s'ajouter à la facture de frais hospitaliers ou ambulatoires. Cette variante extrême du badminton est bien sûr ouverte aux femmes, qui compenseront leur éventuel manque de forces par l'agilité et l'adresse que tout le monde leur reconnaît.

**Notre cotation** —\*\*\* Vraiment très, très fort. Chacun retrouve la dimension sauvage de son cerveau reptilien, en foucau par l'encroûtement d'une civilisation combien ennuyeuse. Le bout du vrai dépassement extrême des limites de soi-même est là. Et un championnat national est en vue : les mauviettes anti-européennes d'Outre-Sarvine n'ont qu'à bien se tenir !

### Jeux

Le code de la route européen  
Sur une route en ex-Yougoslavie,  
vous croisez le panneau suivant :



Veut-il dire :

- 1) route glissante à cause des étrons de bovins
- 2) présence de serpents à sonnette
- 3) virage dangereux à gauche
- 4) ouvertures nécessaires
- 5) travaux de peinture au rouleau en cours
- 6) exhibitionnistes sur la chaussée
- 7) bouches d'égoût fumantes
- 8) curiosités archéologiques
- 9) route de montagne
- 10) barrage militaire

SOLUTION :

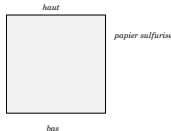
N° 3. Virage à gauche, bêtement



TOQUÉ, LE CHEF

## RECETTE DIDACTIQUE

Achetez du papier sulfurisé, celui qui va au four (et au moulin). Découpez de vos doigts agiles des rectangles de 31.51 cm sur 34.32 cm (environ). Un par convive. Notre infographie (exclusive) :

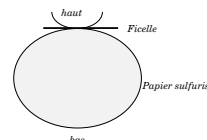


Posez délicatement sur ledit rectangle :

- a) deux Saint-Jacques, sans coquille —vous la gardez pour le prochain pèlerinage ;
- b) 3 à 4 vongole, ou 3 à 4 coques, ou 3 à 4 petites moules, ou 3 à 4 n'importe quoi qui vit dans l'eau avec une coquille et qui n'est pas trop gros ;
- c) (encore...) 3 à 4 crevettes crues.

Découpez à vif un citron vert. Mettez une tranche sur le tas de fruits de mer qui gît au fond dudit rectangle, saupoudrez d'un peu de romarin et d'un filet d'huile d'olive très vierge.

L'opération difficile, qui requiert tout votre doigté : repliez le susdit rectangle afin de former une bourse, nouez fermement avec une ficelle de ménage. Cela s'appelle : une aumônière. Infographie ci-dessus à droite :



Répétez l'opération le nombre de fois nécessaires pour en finir avec vos rectangles (si vous avez un seul rectangle, c'est bon, passez à la suite ; si vous en avez deux, reprenez la recette une fois à « Posez délicatement... », si vous en avez trois, reprenez la recette deux fois à « Posez délicatement... », etc.).

Cuisez à four chaud, à 250° C, pendant environ 10 à 15 minutes. Servez en miaulant : « L'aumône, mes braves, l'aumône... », ou dégustez en lisant Macadam journal.

Le Maître-coq

(Publicité)

## « Construire » vous tombe des mains ?



par Michel Danthe  
rédacteur en chef

Les chats ont-ils une âme ?

Construire, 14.2.96



par le Chat  
rédacteur en chef

Michel Danthe a-t-il une queue ?

Plus loin avec *Le Périphériscope*

Abonnez-vous les yeux fermés en ne versant que 18FS au CCP 10-19813-6

du Centre de Recherches Périphériscopiques, 1580 Oleyres

*Arakat* parmi les pétarades, une demi-heure de route, nous dit-on. En fait, on marche trois heures! On arrive à Kashu. On nous a dressé sur une grande place une espèce de pavillon, fait de troncs et de branchages; le sol est couvert de coussins et de tapis. Accueil chaleureux – thé, crème, lait, pain. On se repose un peu puis on va se laver à la rivière, plus haut. Il faut marcher une demi-heure pour arriver à un lieu pas très discret. La route (ou ce qu'on peut appeler route) passe juste en face, de l'autre côté de la rivière. Je lave tout mon linge, puis moi-même, sous les yeux des Afghans qui passent. Merde, enfin, ça devient trop dur de devoir se laver des petits coins comme des chats! Après tout, ils flippent plus que moi.

A nouveau des diarrhées, marre, marre, marre! On va rendre visite aux femmes du *whakil*. On rit en mangeant de délicieux bigarreaux.

On dort dehors, sous le palanquin, ça vaut mieux que dans les chambres, parmi les mouches et les puces. Je ne dors qu'une heure, réveillée par les rondes de mudj, toute la nuit. A minuit, coup de zigouillak qui fait sauter tout le monde. C'est simplement pour réveiller les gens qui dorment et qui font le ramadan, pour qu'ils puissent manger.

## 1. 7.

Levée à 5h00. Je regarde le campement s'éveiller petit à petit : les yeux sont gonflés, les cheveux emmêlés. Ils sont chou!

Le *whakil* est de fort mauvaise humeur. Soit il a mal dormi, soit mal baissé! Il gifle un gamin au passage. A son arrivée, les mudj se lèvent tous et se taisent. Cet homme doit être autant haï qu'aimé, on le respecte et on le craint.

On déjeune tard, du pain, de la crème, du lait, j'en ai marre! Hier soir, on a mangé avec délices des patates. Le luxe total. Avec un peu de sel, c'était le délire. Aujourd'hui, évidemment, les diarrhées recommencent. Je mange et une demi-heure après, tout sort, comme au Panjhir. J'en ai marre et je prends 6 comprimés de réatiol d'un coup [c'est un médicament contre les diarrhées]. Les quatre filles sont invitées chez les femmes. On rit beaucoup, elles sont très déluées. Je comprends presque tout ce qui se dit maintenant, mais j'ai encore un peu de peine à parler.

Hier, j'ai écrit une lettre aux parents; ça fait bizarre de se concentrer à fond pour donner le plus de nouvelles possible. Après j'étais un peu triste.

Je vais finalement à Yaftal. Les équipes restent celles prévues au début. Les mudj d'ici me font la meule pour que je reste avec Shirin. Ça fait plaisir de se sentir très appréciée. Nasrin (Marjolaine) qui veut absolument se faire appeler Sadika (horrible prénom!) vient à Yaftal. Il faudra pas qu'elle me fasse trop chier. Enfin, on verra!

Ce matin, j'ai assisté à une scène très dure, une fillette, qui devait faire le ramadan, a été surprise en train de manger. Pas de pitié, vingt coups de fouet et violemment donnés. Difficile à digérer. C'est leur façon de faire, moyenâgeuse, mais on ne peut rien leur dire.

Chaque fois que le *whakil* arrive, on passe simplement devant la porte de la chambre, tout le monde se lève. Cette forme de dictature me déplaît souverainement, mais que faire? Une des femmes ose pourtant fumer! Quelle libération! Malheureusement pour elle, elle est tuberculeuse. Après le dîner, pris avec les femmes (j'ai seulement eu 6 diarrhées depuis le lever), nous nous occupons des «médoques». Il faut tout partager en deux. Cela est relativement vite fait sous mes ordres! Rachid et Farid (Emile) sont partis à cheval pour visiter l'hôpital.

J'examine un type qui a reçu une balle dans le haut du bras. Sa main est morte, énorme et violette. Ce sera sûrement l'amputation pour ceux d'ici. Avec Alex au bistouri, ça va pas être triste. La répartition des médicaments est terminée, j'ai fait de l'ordre dans mes propres bagages. Nous partirons demain.

Mes chouchous Khalil et Moltazar sont partis. Je suis toute triste, mais peut-être viendront-ils me voir à Yaftal...

Hier soir, leçon de farsi avec mon autre chouchou «Ogi Seb» et Yamin. Je leur apprend des mots d'anglais, eux m'apprennent la réciproque en farsi. On rigole bien.

[Yamin est l'un des traducteurs. Ogi Seb semble être un chef religieux. Comme son nom l'indique (Ogi est la forme locale de Hadj) il a fait le pèlerinage de La Mecque.]

Ces garçons sont tous très jeunes (entre 18 et 25 ans) et toujours prêts à rire! Comme je ne suis pas d'un tempérament triste, je me marre bien avec eux. Il y en a un que j'aime bien, même si tous le traitent de *devana*, de fou. Il s'appelle Char et est tout le temps en train de faire le con. «*Ourgoulga, ourgoulga –partaollaru –mandal-laru*», hurle-t-il quand je passe à portée de voix. Je lui crie les mêmes mots, qui semblent ne rien vouloir dire, et tout le monde est mort de rire. Hier soir, je lui ai montré une photo où je fais grimace. Il a bien regardé et est parti en courant.

Aujourd'hui, toute la journée, il a fait des grimaces pour m'imiter. Il m'a demandé de lui couper les cheveux. Ça va pas être triste non plus, ça!

Le soleil a disparu derrière la colline proche où se dessinent en ombres chinoises les mortiers et les dachakas. La place est terriblement défendue.

## Minna Bona

## 1983 : Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...



Mudjheids aux prises avec un zigouillak

Je me sens sale, je vais aller me laver un peu *khaada afis*, au revoir!

Je ne sais pas s'il y a un conflit entre notre kommandantura et le *whakil*, mais nous avons droit à un seul bout de viande, sans rien d'autre, pour quatre. Lorsque je demande du thé, on me regarde avec étonnement et dédain, puis on amène alors de l'eau sale à peine colorée. On se couche après une discussion assez envenimée avec ce con d'Abdullah. Il faut absolument qu'un interprète reste ici, mais évidemment, comme Yamin et lui viennent d'un village proche de Yaftal, ils veulent tous deux continuer.

## 2. 7.

Lever à sept heures. J'ai bien dormi grâce à un somnifère léger. Il a plu un peu, je ne me suis aperçue de rien. Ce matin, au déjeuner, de la crème et du pain avec un thé enfin potable. Quel luxe! On s'impatiente du côté des mudjahiddins. Ils voudraient partir tout de suite. Mais nous devons finir des papiers pour Emile. [Des *pro-tocoles pour l'emploi de certains médicaments*].

Patrick et lui ont vu l'hôpital, une grotte, immense et impenable mais sombre et humide. [A Paris, on avait évoqué cette grotte comme le site possible d'un hôpital.] Il faut grimper comme des chèvres pendant dix minutes pour y accéder. Il n'y a pas d'eau. Aucun travail n'a été fait depuis l'année passée. Il semble impossible d'y vivre, sauf pour un refuge de courte durée en cas de bombardement. L'autre hôpital, en construction, semble mieux. Ils ont de plus une petite maison pour eux, avec devant un grand jardin potager où poussent déjà des légumes. Une belle pièce spacieuse avec une fenêtre immense (rare ici) un petit balcon (fleuri!), une terrasse sur le toit pour y dormir la nuit et une véranda pour regarder tomber le soir, ou la pluie. Ils n'auront qu'à acheter quelques poules, des réserves de riz et autre, et ils seront parés.

Emile me semble très tendu. Peut-être parce qu'il se sépare de Marjolaine. Il a aussi beaucoup d'appréhensions quant au travail avec Allan. Je ne serais pas non plus rassurée en découvrant que, seul tobib des quatre, il est incompetent. Paul a écrit une lettre salée à MSF pour leur dire leur erreur et pour demander pour juillet ou août un autre médecin. Allan a carrément vingt ans

de retard et de plus, il n'y connaît rien en chirurgie! Je me verrais mal opérer avec lui ou, sans lui, à trois infirmières. Nos notions de chirurgie sont trop faibles.

En ce moment, le *whakil* rend justice, sous un arbre. Les gens défilent et lui débitent leurs doléances. Il tranche, commande, explique. Chez les femmes, hier, il y avait dans un coin de la pièce un tas de tissus informe. Je n'y avais pas du tout prêté garde, jusqu'à ce que j'entende des cris provenant de là. C'était un berceau couvert où dormait un bébé de six mois ficelé du haut en bas très serré! Il paraît que c'est pour en faire de bons musulmans, biens longs et au torse bien cylindrique...

Départ à cheval, branlant après le dîner, un peu tristes de quitter les autres. Marguerite a les larmes aux yeux, Emile ne dit rien, Shirin est malade comme un chien et Allan est distant, égal à lui-même.

On traverse un col, puis on redescend dans une vallée superbe, la vallée de Daraim. Accueil chaleureux dans une très belle mosquée en construction, des fleurs partout, plantées et arrosées, une grande cour intérieure. On voit quelques patients. Un gosse très mal foutu, poliomyélique et presque mourant. C'est impressionnant. J'ouvre pour lui les sacs de médicaments, pour atténuer ses maux, cela vaut la peine.

## 3. 7.

On repart vers le fond de la vallée, mais on remonte bientôt. Montage en accordéon qui ne finit jamais. Une colline et encore une autre et encore une autre à contourner, je suis moulu. Nous arrivons vers un village où on nous offre le thé. Le chef arrive et veut que l'on voie des patients. On lui dit qu'on en a déjà beaucoup vus (dont un enfant mourant et un autre IMC), que nous n'avons pas de médicaments et qu'il faut aller à Teshkan.

Là-dessus, il demande que nous voyions quelques femmes, ce que je ne peux refuser. Une a probablement une malformation cardiaque, il faudrait qu'elle se fasse opérer à Kaboul le plus vite possible (elle est violette) et une autre a un sein comme une pastèque. C'est horrible, rouge, chaud, tendu à craquer et en plus sale et purulent. Je lui recommande vivement l'eau et le savon, puis Teshkan.

Le chef veut me faire voir ses femmes. Evidemment, les précédentes étaient de sa parenté. Il m'offre deux œufs durs que je savoure avec délice, puis me montre une femme avec un horrible abcès du pied que Nouria [une femme médecin qui avait fait une mission exploratoire pour Médecins sans frontières] avait soigné l'année passée. Evidemment, elle a arrêté tout traitement et ne s'est pas lavée depuis. Je l'engueule devant tout le monde, le chef n'est pas très content. Ensuite, il m'emmène voir enfin ses propres femmes. Une, tuberculeuse, crache du sang depuis huit mois. Il lui a fait, sur l'ordre de je ne sais qui, 80 injections d'antibiotiques. Il ne veut pas qu'elle aille à Teshkan et me demande de faire une ordonnance. Je refuse catégoriquement. La deuxième a un kyste à la mâchoire, à gauche, un petit œuf, bien opérable. Il a pensé qu'il serait bien de lui faire des injections, alors il lui a fait quatre injections de pénicilline. Je lui demande si c'est une plaisanterie, mais pas du tout. La troisième me semble plus atteinte: difficultés à parler, raideur du bras droit, elle me serre la main, mais ne peut plus la lâcher, troubles mictionnels, incontinence... Je fais un papier pour Teshkan, leur expliquant le cas.

Le chef me dit que ses femmes ne bougeront pas de là, qu'il est le chef du village et de la région et que je *dois* lui prescrire des médicaments. Je me passe alors du traducteur, en l'occurrence Ogi qui est dans ses petits souliers et je lui dis ce que je pense: que c'est un sombre fou, qu'il n'a pas le droit de jouer au petit tobib et de faire des injections à sa femme, que les médicaments ne sont pas des bonbons et qu'il faut qu'il arrête son cirque. Sur ce, je sors en claquant la porte sous la pluie et sous l'œil ahuri d'Ogi qui ne s'attendait pas à ça.

Retour à la mosquée où Sher me demande d'aller voir sa sœur qui est malade. On part avec Marjolaine et Ogi nous emboîte la pas. Il n'a pas confiance en Sher, le con! [Ogi soupçonne tout ceux qui s'approchent de nous. Je pense qu'il devait être le «surveillant» politique du groupe.] Enfin on arrive chez la sœur, après avoir traversé moult champs de pavots à opium. Elle n'a qu'une petite grippe. On nous montre une petite fille dont on a percé les oreilles et celles-ci sont infectées. Je lui touche l'oreille et le lobe me reste dans la main! Evidemment, avec l'hygiène d'ici... L'eau et le savon sont des denrées absolument (ou presque) inconnues ici. C'est assez dégoûtant.

On nous offre un délicieux souper, lait chaud sucré, pain, riz délicieux et viande, petits oignons frais et yogourt avec du thé. Le festin, nous mangeons avec plaisir et nous retournons à la mosquée le ventre bien plein. Là, les deux garçons ont subi les conséquences de mon attitude envers le chef du village. Ils n'ont eu droit qu'à un broiet infect avec deux morceaux de viande avariée, du pain sec et de l'eau. Pas de thé. Les pauvres en ont gros sur la patate. On dort sur la terrasse de la mosquée, peut-être partirons-nous vers deux ou trois heures du matin.

(à suivre)